

À contre-courant

MARTIN ASTON

À contre-courant

L'ÉPOPÉE DU LABEL 4AD

Traduit de l'anglais par
ÉRIC TAVERNIER

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

TITRE ORIGINAL
Facing the Other Way
The Story of 4AD

Ce livre est dédié à mon père Basil, *in memoriam*, et à ma mère Patricia. Merci de ne pas avoir insisté pour que je fasse carrière dans une banque d'affaires.

À Moray, *in memoriam*. J'espère que tu es dans ta discothèque personnelle en train de groover, de lire, d'écrire ou de méditer.

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 2013, publié par le Friday Project, chez HarperCollins *Publishers* à Londres.
Copyright © Martin Aston 2013.
Martin Aston se réclame du droit moral afférent à cette œuvre, étant reconnu en être l'auteur.
© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la traduction française.

Imaginez la scène sur une plage. Un barbecue pour des amis et des collègues. Certains s'apprécient, d'autres pas. Soudain, l'organisateur, celui qui les a invités et était censé les nourrir, entre en combustion spontanée. Dans sa course folle pour atteindre l'eau et éteindre les flammes, il ricoche sur ceux qui lui sont les plus proches et les renverse, déclenchant même sur leurs corps des départs de feux mineurs. Avant d'atteindre l'océan, il traverse des caisses de produits pyrotechniques entreposées sur le sable dans l'attente du grand feu d'artifice, clou de la soirée. Mettant littéralement le feu aux poudres, il déclenche une scène d'apocalypse et tous les invités se dispersent en tentant de sauver leur peau. L'homme a maintenant atteint l'eau, s'aperçoit qu'il est allé trop loin et qu'il a oublié comment on nage. Il commence à se noyer mais ne peut appeler à l'aide. Il est tout à fait conscient du chaos sur la plage, une situation dont il est responsable. Mais parce qu'il se noie, il ne peut rien faire pour empêcher cette catastrophe. Il se demande pourquoi personne ne vient à son secours. Pendant ce temps-là, tous ceux qui sont restés sur la plage se disent : "Espèce de connard, pourquoi tu as fait ça, tu as tout gâché" et "Putain de merde, nage!"

(George, 2013)

INTRODUCTION

LORSQU'UN fan de 4AD – et plus généralement de la scène des labels indépendants anglais des années 1980 – apprenait que j'écrivais ce livre, il m'interrogeait : “Mais qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dans l'histoire de 4AD ?”

L'histoire de 4AD met-elle en scène un entrepreneur médiatique fondant un label dont le chanteur principal se suicide en donnant lieu à un culte digne de Che Guevara ? Non. L'histoire de 4AD raconte-t-elle la décision d'investir dans un night-club qui deviendra l'épicentre de la plus grande révolution *dance* de l'histoire anglaise, revitalisant à la fois la jeunesse et la culture de la drogue, une alliance qui entraînera le label vers la faillite ? Non.

Cela, c'est la saga pleine de rebondissements de Factory Records à Manchester, concurrent principal de 4AD dans le petit monde des labels pionniers et inventifs. Pour les deux labels, l'esthétique était aussi importante que la musique. D'une certaine manière, 4AD, créé au sud de Londres en 1980, était l'anti-Factory. Son fondateur, Ivo Watts-Russell, était un homme plutôt reclus et le label n'avait pas particulièrement d'ancrage dans l'atmosphère culturelle de l'époque. Avant tout, Ivo était un sensitif et pour lui, seul l'objet final comptait – la musique dans son magnifique écrin. Au milieu des années 1980, il y avait sans cesse des références au “son 4AD”, un style sombre et particulier devenu un marqueur de son époque. Le film de fiction sorti en 2002 et consacré à Factory Records s'appelait *24 Hour Party People*¹ ; quel titre pourrait-on trouver pour un film sur 4AD ? Et pourquoi pas *8 heures de frisson, une tisane et au lit* ?

Il est vrai que l'histoire de 4AD peut paraître moins accrocheuse que celle de Factory mais en réalité, elle est tout aussi passionnante. Son catalogue, tout comme la galerie de personnages que

1. Des gens qui font la fête 24 heures sur 24. (N.d.T.)

nous allons croiser, est certainement encore plus fascinant que celui de Factory. Conduite par Ivo, la période d'activité de 4AD a coïncidé avec une rare époque dans la pop anglaise où innovation et expérimentation ont pris toute leur place. Les artistes qui l'attiraient étaient des pionniers qui avaient tous un point commun : une relation compliquée et parfois irréconciliable avec le succès auprès du grand public (de ce point de vue, avoir un single qui arrive numéro 1 des charts indépendants anglais a été le début de la fin pour 4AD, en tout cas le début d'une nouvelle ère). Et ces artistes avaient aussi des relations ambiguës les uns avec les autres, comme une famille dysfonctionnelle – et y compris avec le personnel du label.

Comme le cygne paraît glisser sur l'eau dans un mouvement harmonieux, la situation est bien différente en-dessous car c'est le chaos, la tension et finalement les drames qui dominent. Le destin de 4AD a commencé comme la découverte partagée de nouveaux territoires sonores au lendemain de la révolution du punk. Mais la communauté s'est progressivement fracturée à cause des divisions, des rivalités, des conflits personnels. La toxicomanie et la dépression ont touché tous ses groupes iconiques (Cocteau Twins, Pixies, The Breeders) autant que le patron du label.

Bien que 4AD soit devenu de plus en plus populaire dans la première moitié des années 1990, les changements majeurs dans le climat culturel et le business de la musique, comme la propension grandissante des majors à exploiter le créneau de la "musique alternative", ont suffi à dégoûter Ivo au point qu'il a vendu en 1999 et disparu dans le désert du Nouveau-Mexique, coupant tout lien avec l'industrie de la musique.

Contrairement à Factory, 4AD a survécu – certains prétendent même qu'au XXI^e siècle, le label avec son nouveau management a retrouvé sa gloire d'antan. Cependant, ce sont les années 1980 et 1990, sous la houlette d'Ivo, qui sont le cœur de l'histoire. C'est donc sur cette période que se concentre le livre que vous tenez entre les mains, une époque où le mot "4AD" était quasiment un adjectif, une époque où 4AD était le label rassemblant le plus de

collectionneurs acharnés et fanatiques. C'est la période qui porte en héritage une influence considérable sur la musique contemporaine, qu'elle soit dream-pop, gothique, post-rock, industriel, americana, ambient, nu-gaze ou chillwave. Sans oublier l'influence majeure des Pixies sur Nirvana, dont l'impact a poussé le rock alternatif vers le grand public, dans un mouvement sans retour.

Sans retour pour Ivo non plus, sa disparition depuis la fin du xx^e siècle fait que l'une des grandes sagas d'un label historique anglais n'avait jamais été racontée. Jusqu'à ce que je me rapproche de lui en 2010. J'avais été un fan de 4AD toutes les premières années, depuis les premiers singles de Bauhaus, The Birthday Party et Cocteau Twins et dès que j'ai commencé à écrire sur la musique en 1983, j'ai eu une relation de travail étroite avec Ivo. Au fil des années, j'ai suivi de nombreux artistes 4AD, j'ai été séduit, enivré par le cortège de sons et de noms : Df Juz, This Mortal Coil, Dead Can Dance, Throwing Muses, Pixies, The Wolfgang Press, His Name Is Alive, Lush, Red House Painters, Tarnation... Dans le cadre de la semi-retraite d'Ivo, notre dernière correspondance remontait à 2002 (elle concernait quelques notes de pochette que j'écrivais sur une de ses réalisations préférées). Un livre aurait déjà pu être écrit à cette époque, mais l'entreprise paraît plus pertinente aujourd'hui, avec le mythe qui grandit d'année en année. C'est donc un témoignage sur une maison de disques qui a vraiment existé, sur son originalité propre, sur son intemporalité. À contre-courant. Parfois, il faut se méfier de l'eau qui dort.



I

AI-JE RÊVÉ QUE VOUS AVIEZ RÊVÉ DE MOI?

La créativité est le produit d'un esprit malade.

(Dee Rutkowski, 2011)

Je fais des rêves bizarres toutes les nuits ... et ça dure depuis des mois. Contrairement à ma vie éveillée, ces rêves sont pleins d'étrangers avec lesquels je suis forcé d'interagir. Je ne sais pas si je me sens plus aliéné étant endormi ou éveillé.

(Ivo, par e-mail, 2012)

Oui, je suis un rêveur. Car un rêveur est celui qui ne peut trouver son chemin qu'au clair de lune et sa punition est qu'il voit l'aube avant le reste du monde.

(Oscar Wilde, vers la fin du XIX^e siècle)

MAI 1985. Le téléphone sonne chez Ivo un samedi après-midi. "C'est l'assistant de David Lynch à l'appareil, êtes-vous disponible pour lui parler?"

Le réalisateur américain, auteur de l'étonnant et surréaliste *Eraserhead* et du très différent mais tout aussi émouvant *Elephant Man* était en préproduction d'un nouveau film intitulé *Blue Velvet* et il était tombé amoureux d'une chanson qu'il voulait utiliser pour sa séquence d'ouverture, une scène se passant dans un lycée pendant le bal de promo.

La chanson en question était une reprise de "Song To The Siren" de Tim Buckley, une ballade exquise et un peu lunatique qui décrit les inévitables dégâts que cause l'amour, sous forme d'un hommage à l'*Odyssee* du poète grec Homère. L'original de Buckley, que le Californien avait écrit et interprété pour la première fois

Ci-contre : Ivo Watts-Russell et son chien Moke, Lamy, Nouveau-Mexique, avril 2012.

en 1968, n'était pas du tout connu en 1985. Entre 1966 et 1974, Buckley avait enregistré neuf albums, dans une grande diversité de styles : du folk rock au jazz en passant par l'avant-garde et le funky soul. Hélas, tout s'était terminé soudainement par une overdose d'héroïne, lors d'une fête de fin de tournée. L'époque n'étant pas encore à la nostalgie, la réputation de Buckley est morte avec lui. En effet, l'arrivée du punk rock s'est accompagnée d'une sorte de purge quasi-stalinienne du passé et des songwriters talentueux comme Buckley sont tombés dans un oubli total.

Mais cette nouvelle reprise de "Song To The Siren", par un collectif de studio nommé This Mortal Coil, était arrivée dans un climat très différent. Le punk avait cédé la place à ses rejetons, le post-punk plus expérimental et artistique et les Nouveaux Romantiques, un mouvement de facture synthpop. Ainsi, "Song To The Siren" avait passé plus d'une centaine de semaines dans les charts indépendants britanniques en 1983 et 1984 et sa renommée avait atteint les États-Unis comme en témoigne l'intérêt de Lynch. En 2010, ce dernier déclara au *Guardian* : "Cette chanson remue quelque chose en moi, c'est sûr." Mieux encore, Lynch déclara que la version de This Mortal Coil était son morceau de musique préféré de tous les temps.

Que ce soit l'une ou l'autre de ces versions, "Song To The Siren" est une chanson facile à écouter, avec des textes hantés par les images de la mer et de la mort. La chanteuse de la version de This Mortal Coil était Elizabeth Fraser, dont la performance vocale – soutenue par la guitare de son partenaire Robin Guthrie – suggérait qu'elle était la sirène personnifiée de cette *odyssée*, attirant ainsi marins et amoureux vers une sépulture aquatique.

Dans leur vie quotidienne, Fraser et Guthrie étaient connus sous le nom de Cocteau Twins, artistes pour le label indépendant 4AD. C'était le co-fondateur de 4AD et patron du label, Ivo Watts-Russell, qui avait répondu à l'appel de Lynch cet après-midi-là. Ivo se souvient : "Lorsque la production du film a débuté, il se trouve que mon amie Patty travaillait comme assistante du producteur sur *Blue Velvet*. Un jour, elle m'a appelé, me chuchotant au téléphone

que David et Isabella [Rossellini, l'actrice principale] s'étaient encore mis dans un coin, ils écoutaient 'Song To The Siren' avant de tourner la scène."

La reprise avait été enregistrée en 1983 sur une idée d'Ivo. "Depuis que Billie Holiday avait interprété 'Strange Fruit', aucune chanson, aucunes paroles n'ont été aussi adaptées à une voix que celle de Tim Buckley sur 'Song To The Siren'", explique-t-il.

Et voici que Lynch demandait non seulement la chanson pour *Blue Velvet*, mais aussi à Fraser et Guthrie de mimer son interprétation en live dans la scène du bal de promo. Il y eut cependant un hic car les avocats de la succession de Buckley réclamaient 20 000 \$ pour les droits, contraignant Lynch à renoncer à son projet (le budget total du film n'était que de 3 millions de dollars). Le réalisateur se tourna rapidement vers le compositeur Angelo Badalamenti, à qui il demanda de composer une chanson dans la même veine, avec cette atmosphère éthérée et cotonneuse : il en résulta "Mysteries Of Love", interprété par la chanteuse américaine Julee Cruise. Dès *Blue Velvet* et surtout dans sa série télévisée *Twin Peaks*, Lynch a façonné un monde qui semblait inébranlable en surface, mais bien plus trouble, sombre, perturbé en-dessous. Comme le dit Cooper (l'agent spécial du FBI) dans *Twin Peaks* : "Je vois quelque chose qui a toujours été caché."

En 2006, Ivo soulignait une similitude entre son label et le réalisateur. "4AD, c'est comme David Lynch", dit-il au *Santa Fe Reporter*, "si vous dites à quelqu'un : 'C'est comme dans un film de David Lynch', vous voyez bien ce que ça signifie. Eh bien, c'était comme ça à une époque chez 4AD : 'C'est un peu comme un disque 4AD'. En fait, ça voulait probablement dire qu'il y avait une sorte d'identification immédiate."

Par ces mots, Ivo ne faisait pas allusion à quelque chose de caché, mais plutôt à une marque qui pouvait être reconnue tout de suite. Comme si 4AD était devenu le symbole d'un son. Dans la musique que le label produisait, il y avait pourtant le même sens de la beauté que dans un masque qui servirait à dissimuler ses émotions. En 1985, parler du "son 4AD" c'était plonger dans une atmosphère

annonciatrice de sombres rêves, de tréfonds abyssaux servis par des interprètes fragiles et angoissés, toujours au bord de la rupture. Prenez Elizabeth Fraser. Malgré l'accueil chaleureux de sa prestation dans "Song To The Siren", elle n'a pas pris confiance en elle. Au contraire, elle s'est mise à chanter dans ce qui ressemblait à un langage inconnu, ânonnant des syllabes incompréhensibles. Avec une voix comme la sienne, il est vrai qu'elle n'avait pas vraiment besoin de mots. Tout n'était-il pas déjà en elle, prêt à sortir comme un frisson d'émotion qui pouvait la transporter de l'agonie à l'extase ?

Mars 2012. Cela fait treize ans qu'Ivo a arrêté de diriger 4AD et a revendu ses parts (la moitié) du label à son partenaire d'affaires Martin Mills, le patron du groupe Beggars Banquet. Toutefois, il est clair que son héritage perdure. *The Guardian*, dans son édition du week-end, vient de consacrer un dossier à 4AD. "Qu'est-ce qu'il y a dans un label qui fait que vous vous sentez attirés par lui, que vous êtes prêts à y consacrer du temps ?" s'interroge l'écrivain Richard Vine. "Quand il est apparu pour la première fois dans les années 1980, 4AD paraissait être un univers particulièrement énigmatique. C'est pourtant le genre de maison de disques propice à la collectionniste, vous allez acheter tout ce qui sort. Cela a contribué à instaurer un sentiment de fidélité envers la marque bien avant que quelqu'un ne pense à parler de musique en des termes si grossiers."

Vine cite Ivo comme raison principale, ajoutant : "Mais on peut soutenir que la cohésion du label tient tout autant au travail du designer Vaughan Oliver et du photographe Nigel Grierson dont le travail sur les pochettes a donné à 4AD sa qualité picturale si originale. C'est comme si on s'introduisait en douce dans un carnaval plein de beaux monstres qui ne veulent pas être vus."

Une grande partie de la musique sortie sur le label pendant "les années Ivo" portait en elle des caractéristiques analogues : une discrète tension créative, une beauté étouffée distillant une subtile atmosphère où secrets enfouis, rêves anxieux, colères contenues cohabitent. N'est-ce d'ailleurs pas ce que la musique fait le

mieux : exprimer des sentiments que les mots ne peuvent articuler ? Une émotion qui ne peut être rattachée à une idée, une époque, un lieu particulier est souvent la plus intemporelle et finalement la plus précieuse.

Beaucoup de gens ont longtemps attaché une importance obsessionnelle à 4AD et ont cité son influence durable. Le seul "Song To The Siren" de This Mortal Coil a récolté des louanges extravagantes. À l'époque, Annie Lennox (Eurythmics) et Simon Le Bon (Duran Duran) l'ont cité comme leur single préféré de l'année. Aujourd'hui, Antony Hegarty (Antony and the Johnsons) le qualifie de "meilleur enregistrement des années 1980". La chanson était destinée à créer une impression indélébile. "Pendant des années, j'ai été envoûté par le répertoire de Julee Cruise, mais je ne savais pas pourquoi", raconte Hegarty. "C'était tellement beau et pourtant si affreusement mystérieux, il semblait y avoir quelque chose d'épouvantable caché sous la fragilité apparente de son souffle suave. Des années plus tard, j'ai compris quand j'ai découvert que Lynch voulait à l'origine obtenir les droits de 'Song To The Siren'."

La chanteuse irlandaise Sinéad O'Connor n'avait que dix-sept ans quand sa mère a été tuée dans un accident de voiture : "C'est le disque qui m'a permis de surmonter sa mort. Dans un pays comme l'Irlande où il n'y avait pas de thérapie, d'expression personnelle ou d'émotion, la musique était le seul exutoire possible. J'ai écouté 'Song To The Siren' presque toute la journée, tous les jours, allongée sur le sol, enroulée comme une boule, à hurler. Je ne comprenais pas très bien les paroles, mais la façon de chanter [de Fraser] évoquait justement en moi le sentiment que je n'arrivais pas à exprimer. Je ne peux toujours pas bouger un muscle quand je l'entends."

Juillet 2012. Ivo part de sa maison de Lamy (Nouveau-Mexique) en direction de Santa Fe pour un rendez-vous avec un nouveau thérapeute. Emmett, son chien noir croisé Terre-Neuve/Chow, est assis sur le siège arrière. De ses trois chiens, c'est le plus enthousiaste à le suivre et Ivo aime l'avoir avec lui. Des souvenirs troublés

d’anciennes séances ressurgissent : la recherche insaisissable du bonheur, la nature de sa dépression alors qu’il traverse le paysage déchiqueté et aride, le soleil jouant en clair-obscur sur les monticules de graminées, à travers les broussailles ocres cernées par les montagnes. Beaucoup de beauté et de lumière, mais dans sa tête, ce sont la tristesse et les ténèbres qui dominent.

À l’arrivée, Ivo est agréablement surpris lorsque le thérapeute accepte qu’Emmett puisse rester. “C’est comme ça qu’on fait une thérapie, Emmett aime qu’on soit ensemble”, estime Ivo. Mais Ivo n’est pas ici pour parler d’Emmett, sauf en ce qui concerne la façon dont les chiens lui ont appris à aimer inconditionnellement, “quelque chose que j’ai eu du mal à faire avec les gens”.

Le chien noir à ses pieds pendant la séance a une signification particulière pour Ivo. La dépression est souvent connue sous le nom de “chien noir”, comme Winston Churchill l’a dit dans sa célèbre citation. En 1974, vers la fin de sa courte vie, le chanteur folk anglais Nick Drake a écrit “Black-Eyed Dog” sur le même sujet : “Un chien aux yeux noirs, il a frappé à ma porte / Un chien aux yeux noirs, il a demandé plus / Un chien aux yeux noirs, il connaissait mon nom.”

Le livre d’Andrew Solomon *The Noonday Demon: An Atlas of Depression* résumait ainsi la maladie : “Vous perdez la capacité de faire confiance à qui que ce soit, d’être touché, de pleurer. Finalement, vous êtes simplement absent de vous-même.”

“Dans ces conditions, essayez de diriger une maison de disques avec deux bureaux, plus d’une douzaine d’employés et d’innombrables artistes qui se tournent vers vous pour obtenir des conseils, de l’aide y compris financière”, soupire Ivo.

Dans le désert du Nouveau-Mexique, à plus de 2000 mètres d’altitude et à une trentaine de kilomètres de Santa Fe, Lamy est à l’écart des sentiers battus. Autrefois, c’était un carrefour ferroviaire majeur : la BNSF (Burlington Northern Santa Fe) – connue sous le nom familier de “Santa Fe” – devait s’arrêter en gare de Santa Fe, mais la présence de collines environnantes faisait que Lamy était finalement un arrêt plus commode. De nos jours, peu

de gens débarquent ici. Le restaurant dans l’ex-hôtel El Ortiz et le minuscule musée sont entourés par les chariots abandonnés, rongés par la rouille, souvenirs d’un glorieux passé. Il n’y a pas grand monde : au dernier recensement de 2010, on comptait 218 habitants.

À la tombée de la nuit, un calme absolu règne, c’est le genre d’endroit où l’on vient pour être à l’écart. Pour donner une idée de son isolement, la première bombe atomique a été testée à deux heures de route. C’est un paysage sur lequel on peut projeter ses propres impressions, dans lequel on peut disparaître aussi. “J’ai déménagé là où je me sentais le plus à l’aise”, confesse Ivo, “mais les gens pensent que je suis un excentrique.”

C’est donc ici, sur un coteau près de Lamy, qu’Ivo a construit sa maison. Du toit, on a une vue panoramique sur les montagnes environnantes. À gauche, on aperçoit les Manzanos, tout droit en direction d’Albuquerque les Sandias surgissent et à droite, au-dessus de Los Alamos, les chaînes de Jemez et Sangre de Cristo qui accueillent des stations de ski. Des chemins de randonnée conduisent à travers les rochers et les broussailles, mais généralement seuls les promeneurs de chiens les suivent ; la sensation d’éloignement est à la fois impressionnante et réconfortante. Dans sa maison résolument moderne, qui se distingue de l’architecture traditionnelle du Nouveau-Mexique, Ivo vit avec ses trois chiens, son art, sa musique et son intimité. C’est une cachette, une forteresse, peut-être même une prison. Parfois, les seuls sons qu’on entend sont les soupirs ou les gémissements de ses chiens. Le soleil est brûlant pendant une bonne partie de l’année, le ciel est immense, le silence assourdissant.

Parmi les albums qui attirent l’œil, il y a un coffret *This Mortal Coil* qu’Ivo a enregistré à l’époque avec un groupe de musiciens, quelques-uns sont des amis proches, d’autres sont de simples connaissances parfois perdues de vue depuis de nombreuses années. Aucune dépense n’aura été épargnée dans la conception de ce coffret : mastérisation de qualité, confection de CD collectors dans ces fameuses pochettes en papier japonais (similaires à ce qui se fait fréquemment dans l’édition de livres d’art). Ces reproductions



Martin Aston et Ivo Watts-Russell, Lamy, Nouveau-Mexique, avril 2012.

miniatures du vinyle original de l'album sont manufacturées par des fabricants spécialisés au Japon, ce qui en fait la parfaite antithèse des MP3 numériques. "Je suis fasciné par la qualité de ce que font les Japonais et le peu de visibilité de certaines raretés qu'ils archivent et documentent", dit Ivo. "Les maisons de disques disent que plus personne n'achète le produit fini. Alors pourquoi ne pas donner au client quelque chose de vraiment beau?"

Chez Ivo, les étagères et les tiroirs contiennent des milliers de ces éditions limitées, qu'il échange en guise de hobby, pour faire des profits s'il le peut, en commandant sur souscription puis en les revendant une fois qu'elles sont épuisées. Après une période où il ne pouvait plus écouter de musique, c'est redevenu une obsession. L'industrie de la musique, ou plutôt la place de 4AD dans cette industrie, c'était aussi une obsession. Mais plus maintenant. Désormais, la mémoire est brumeuse, avec des hauts et des bas. Et un chien noir qui grogne au pied de son âme.

Une bonne partie de la musique d'aujourd'hui lui procure un effet similaire. Cette musique électronique crispante, tellement en vogue de nos jours "n'est pas bonne pour mon cerveau", dit Ivo dans un haussement d'épaules. Il admet aussi qu'il ne va plus que très rarement à des concerts, lassé par la foule et l'agitation fébrile. L'idée de suivre le groupe dernier cri ou la nouvelle tendance le laisse complètement froid. Selon ses dires, la musique doit exister pour sa propre intention, apportant ce qu'il décrit comme "consolation et sens". La plupart du temps, explique Ivo, "cela n'implique pas l'intellect, mais une réponse émotionnelle. Donc ça éloigne de l'analyse, du cerveau qu'on questionne en permanence".

La musique qu'il aime, c'est donc celle qui est liée à sa propre histoire, celle qu'il découvrit dans sa jeunesse ou ses années 4AD. Celle de l'époque où il connut les révélations initiales, les histoires d'amour, les hauts et bas de la drogue, donc avant même d'avoir pris conscience de la présence d'un "chien noir" ou de ce qu'impliquait la direction d'une entreprise. Ces derniers jours, le folk américain et la country semblent lui apporter réconfort et inspiration. Mais le monde du rock progressif est devenu une fascination récente également. Oui, le rock progressif, ce genre dont on dit parfois qu'il est resté bloqué dans les années 1960 et 1970, s'inspirant des techniques de la musique classique et de l'avant-garde pour déstructurer le tempo et la texture des morceaux. "Donnez-moi de l'originalité", clame-t-il, "donnez-moi quelque chose de stimulant! J'écoute de la musique maintenant et je fais toujours un inventaire dans ma tête de ce que ça me rappelle. Quel intérêt si vous vous contentez d'imiter les autres, sans mettre une once de vous-même dedans?"

En réalité, Ivo n'a pas produit sa propre musique depuis 1997, année où il a enregistré quelques reprises sous le nom de The Hope Blister. "J'en ai parlé deux ou trois fois", admet-il, "j'ai envoyé des cassettes pour que les gens puissent se faire leur avis mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout. En tout cas, je n'ai pas eu d'idée originale depuis des années. Comment ai-je été aussi imaginatif à l'époque? Aucune idée."

Pourtant, malgré sa disparition dans le désert et sa retraite, l'avis d'Ivo représente encore clairement quelque chose. Colleen Maloney, chef des relations presse de 4AD dans les années 1990 et actuellement responsable du label indé londonien Domino, avait appris qu'Ivo était tombé amoureux de *Diamond Mine* (2011), un album de collaboration entre le chanteur écossais King Creosote et le musicien électronique britannique Jon Hopkins. Comme c'est justement chez Domino qu'était sorti l'album, le nom d'Ivo apparut dans la presse sur une publicité à côté de la citation : "Le meilleur disque vocal de ces vingt dernières années."

"C'est un disque plein d'atmosphère, si pur et si triste", dit-il, reprenant les qualificatifs qui ont si souvent porté au firmament la musique éditée par 4AD. Mais c'est bien connu, plus on monte haut, plus la chute peut être rude. Et sous la beauté, il y a parfois un océan d'émotions. Au risque de s'y noyer.

II

1980 (I)

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA VERTE OUNDLE

(AXIS 1–AXIS 4)

BIEN loin de Lamy, l'ancien bourg d'Oundle a une flore, une faune et une géographie très différentes – c'est plus plat, plus vert, mais tout aussi calme. Oundle est isolé, perdu dans un coin de campagne du comté de Northamptonshire (environ cent-dix kilomètres au nord de Londres), à vingt kilomètres de la ville importante la plus proche (Peterborough) et presque entouré sur trois côtés par la rivière Nene.

La maison où Ivo a grandi est aussi reculée – le chemin qui y mène est long d'un kilomètre. Les Watts-Russell sont inextricablement liés à Oundle : les archives indiquent que l'ancêtre d'Ivo, Jesse Watts-Russell Junior, a construit l'église et la mairie, bien que ce soit plutôt l'ancienne église du village voisin de Lower Benefield que l'on peut voir lorsqu'on parcourt l'allée d'arbres qui mène à la propriété.

La famille d'Ivo venait de l'aristocratie fortunée, mais alors qu'elle possédait encore une grande partie des terres de la région, les dîmes à faible loyer mises en place par sa grand-mère dans les années 1930 réduisirent considérablement les revenus générés. La ferme où Ivo a été élevé avait des fenêtres cassées dans toutes les chambres, alors que sa grand-mère occupait le manoir. "Soixante ans plus tôt, le nom de famille avait une bonne notoriété, le mariage de mes grands-parents faisait la une des gazettes du coin", se souvient-il, "mais la réalité c'était que nous dormions à cinq dans la même chambre et la ferme elle-même ne marchait pas fort".

Le père d'Ivo a servi dans l'armée britannique en Égypte avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, puis en Allemagne après la guerre, avant de revenir à Oundle en 1950 pour diriger la ferme. Ivo naquit quatre ans plus tard, il fut prénommé ainsi en hommage

à Ivo Grenfell, un cousin du côté de sa grand-mère et frère du poète de la Première Guerre mondiale Julian Grenfell (son célèbre poème de guerre “Into Battle” fut publié en 1915, le mois même où il a été tué). Ivo était le plus jeune des huit, après deux frères et cinq sœurs. Sa grand-mère mourut en 1969 et la famille d’Ivo déménagea dans le manoir, mais tous ses frères et sœurs avaient déjà quitté la maison. Son autre frère Peregrine (connu sous le nom de Perry) se souvient qu’Ivo avait apporté son aide pour le déménagement dans un rare exercice de coopération avec un père très distant.

“Ma sœur aînée avait l’habitude de dire en plaisantant – ou pas tant que ça – que la première fois que notre père nous a parlé c’est le jour de nos 15 ans et il disait : ‘Ok, vas-y, mets-toi sur le tracteur et conduis !’ C’était un homme très réservé, qui avait perdu son propre père quand il avait sept ans et avait été élevé par une mère anglaise victorienne et tyrannique. Nous n’avons jamais été liés émotionnellement à aucun de nos parents.”

La mère d’Ivo a été diagnostiquée tuberculeuse quand il est né en 1954 et elle fut séparée de son bébé pendant trois mois, de peur de lui transmettre cette maladie potentiellement mortelle. C’était un régime rude à la maison, un père qui mène la ferme et une mère élevant huit enfants sans aucun appareil moderne. “Je me souviens que nous n’avions pas beaucoup de visites”, dit Ivo. “Mes oncles venaient le week-end, là on s’amusait.”

Dans un tel environnement de privation émotionnelle, toute forme d’art peut devenir source de confort, d’inspiration et d’imagination. Les souvenirs préadolescents d’Ivo, ce sont les bandes-son captivantes de *South Pacific* et *The Sound of Music* [*La Mélodie du Bonheur*]. Encore plus tôt, *West Side Story*, la première comédie musicale pour adolescents, fut son premier contact avec la culture de la pose, de la mode et du sexe (“Got a rocket in your pocket, keep coolly cool, boy!”). Les trois comédies musicales soulignent l’urgence de s’évader, en écoutant “Climb Every Mountain” ou “Over The Rainbow” ou en suivant les pérégrinations de Tony et Maria (dans *West Side Story*) qui pensent qu’il y a un endroit meilleur quelque part – un endroit où s’affranchir de l’autorité.

Huit enfants à la maison, ça voulait dire qu’il y avait toujours de la musique pop chez les Watts-Russell. Pour Perry, c’était les Beatles et les Rolling Stones. “Il y avait un écart de trois ans entre Ivo et moi”, dit-il, “de sorte que nous ne pouvions pas avoir la même bande-son pour nos adolescences respectives.” Ivo ne se souvient pas pourquoi le premier single qu’il a acheté dès l’âge de six ans était “I Can’t Stop Loving You” par la légende du R’n’B Ray Charles. Ensuite ce furent des singles des Who et des Kinks, mais la révélation, son chemin d’Oundle à Damas, c’est au Jimi Hendrix Experience qu’il la doit le jour de 1967 où le trio joue en play-back son premier single “Hey Joe” dans l’émission vedette de la BBC Top of the Pops. Leurs coiffures afro auraient déclenché la consternation au beau milieu de la campagne anglaise mais ce jour-là, c’était le son d’Hendrix – liquide, sensuel, douloureux, troublant, extraterrestre – qui marqua l’imagination impressionnable d’un enfant de douze ans, enthousiasmé par cette invasion surprenante au milieu d’un banal salon.

“Ma sœur Tessa et mes parents regardaient aussi et je me souviens d’avoir partagé une sensation confuse d’émerveillement”, se souvient Ivo. “Je me suis dit que c’était vraiment très intéressant. Le samedi suivant, j’ai écouté “Top Gear” de John Peel [DJ de la radio BBC], avec des sessions de Cream, Hendrix et Pink Floyd. J’ai acheté *Are You Experienced* de Hendrix et *The Piper At The Gates Of Dawn* de Pink Floyd. J’avais enfin trouvé, pour paraphraser John Lennon, la première chose qui avait un sens pour moi. Mon gang.”

Ce n’étaient pas des gangs cools comme les Sharks ou les Jets dans *West Side Story*, mais plutôt des monstres dans toute leur animalité. Dans cette première floraison de psychédéisme, les possibilités semblaient infinies. “‘Apples and Oranges’ de Pink Floyd était dément comme single”, dit Ivo. “Quel reflet brillant de l’époque ! Musicalement et visuellement, ils incarnaient la contre-culture, l’espoir pour le futur.”

Malgré ses goûts pointus, Ivo – ou George comme on l’appelait affectueusement – n’eut pas le droit de se joindre à Perry et ses amis pour assister au concert réunissant le chanteur américain

de R'n'B Geno Washington, Pink Floyd, Cream et The Jimi Hendrix Experience. Son premier concert fut plus pop mais avec une affiche tout aussi stupéfiante – The Who, Traffic, Marmalade et The Herd. “Ivo était beaucoup plus obsédé de musique que moi”, se souvient Perry. “Il n’était pas encore distrait par les filles, donc la musique était le seul moyen d’acquérir une identité. Par rapport à sa vie de tous les jours, ça lui parlait d’une manière différente. Il écoutait Peel religieusement, alors que j’étais absorbé par l’école.”

Pendant que son frère aîné étudiait intensément pour réussir ses examens d’entrée à Oxbridge, Ivo n’était pas scolaire ni sportif et la musique jouait un rôle prépondérant. “J’avais l’impression que je n’étais à ma place nulle part”, dit-il. “Je ne m’intéressais à rien de ce que j’apprenais.”

Sa première chance de s’échapper physiquement lui fut offerte en 1968. Âgés de 14 ans, Ivo et un camarade de classe complotèrent pour suivre leur ami Peter Thompson, qui avait un an de plus, à Londres. Thompson squattait une maison délabrée près de Marble Arch, distribuant *Student*, le premier magazine gratuit de Richard Branson. C’était dans cette maison, à la fois QG de *Student* et espace de vie de Branson, qu’Ivo a fumé du hash pour la première fois. Une expérience éphémère puisqu’il se retrouva mêlé à une sombre affaire de joint trouvé, en fait fumé par un autre élève.

Son expulsion de l’école, avec deux autres garçons, fit grand bruit à Peterborough. “La position sociale de notre famille dans cette partie rurale de l’Angleterre recula soudainement de deux cents ans”, raconte Perry. “L’événement a été traumatisant pour Ivo, qui a été traité comme un paria. C’est peut-être cela qui l’a conduit à se réfugier encore plus dans la musique.”

Une opportunité se présenta : intégrer un collège technique des environs où rigueur, discipline et uniformes n’étaient guère de mise. Par contre, il y avait des filles partout. Ivo continua cependant à acheter des disques avec son argent de poche, gagné en faisant de menus travaux. Guidé par les goûts de John Peel, sa

découverte suivante fut *Spirit*, le quartet de Los Angeles mené par Randy California, jeune prodige et ami de Jimi Hendrix, spécialiste d’une technique de guitare que l’on pourrait appeler “sourdine continue”, alignant le feedback de la guitare sur la note qui le crée. Ivo recommande le solo torride de “Uncle Jack” dans le premier album *Spirit* de 1968 : “J’ai toujours la même sensation de frisson que la première fois.”

Les portes de la perception s’ouvrirent ensuite aux sons de claviers de *The Thoughts Of Emerlist Davjack* (The Nice) et *Shades of Deep Purple* (Deep Purple) dans une veine proto-heavy, puis particulièrement à la satire cinglante de *We’re Only In It For The Money* (The Mothers of Invention) qu’Ivo trouva plus intrigant et stimulant que Hendrix. Leur meneur, Frank Zappa, se moquait non seulement de la corporatisation de la culture des jeunes par la caste dominante, mais aussi du rêve hippie, ce qui était difficile à encaisser pour un rêveur comme Ivo. Zappa osait même affirmer que les deux camps étaient “prisonniers de la même étroitesse d’esprit, de la même superficialité”.

Plus important encore, l’album était assemblé comme un collage, un patchwork mêlant jazz, classique et rock qui changeait constamment d’approche. “Tous ces bruits et chuchotements, ces bavardages... Je trouvais ça incroyable, comment quelque chose qui apparaissait sur un morceau réapparaissait dans un autre, sept morceaux plus tard”, se souvient Ivo. “Ça m’a fait réfléchir à la façon dont un album pouvait être construit. Et si ce genre de disque peut devenir normal, ça suggère que tout est possible dans le domaine de la musique. J’avais cette relation fusionnelle avec tout ce qui était contenu dans une pochette carrée de trente centimètres sur trente. C’est pour ça que je vivais.”

Ivo put bientôt voir The Mothers of Invention sur scène. D’autres concerts formateurs furent ceux des précurseurs psychédélics King Crimson et Pink Floyd. Pour Ivo, Syd Barrett incarnait une forme de coolitude car, même après avoir définitivement perdu la raison, Barrett restait persuadé que le Floyd s’était engagé dans un voyage jusqu’aux confins du space rock. Aussi, réaliser que la

musique pouvait être un voyage questionna Ivo dans sa propre quête pour dénicher encore et toujours une telle musique.

Suivant un judicieux conseil, Ivo s'intéressa ensuite tout à la fois à la scène acid rock naissante sur la côte ouest des États-Unis, mais aussi à la country folk traditionnelle à travers Neil Young (ex-Buffalo Springfield) et The Grateful Dead, familier de longues joutes improvisées. "Avec ces groupes, j'ai été exposé à plus de performances individuelles à la guitare électrique que je ne l'avais été au travers des groupes anglais", se souvient-il. Il n'a pas fallu longtemps avant qu'Ivo ne soit exposé à l'acide lui-même, expérimentant sa première hallucination dans le bar à hamburgers Wimpy de Kettering en compagnie de son ami (et futur producteur de heavy metal) Max Norman. Les parents d'Ivo autorisèrent le groupe de Max à répéter dans un chalet situé sur le domaine familial, Ivo faisant office de roadie: "J'avais déjà tapé sur une batterie, mais jamais rêvé de prendre une guitare ou d'apprendre un instrument. J'étais le seul des huit enfants de la famille à ne pas avoir eu de leçons de piano, bien qu'avec le recul, personne chez nous n'était vraiment doué."

En 1972, à dix-huit ans, Max et Ivo élaborèrent un plan pour déménager à Londres, qui échoua le jour où l'ami chez qui ils envisageaient de s'installer les refoula. Un mois plus tard, Ivo revint seul. Attiré par High Street Kensington à cause de son populaire marché hippie, il avait repéré la boutique Norman's sur Kensington Church Street qui arborait en vitrine un exemplaire de *Piper At The Gates Of Dawn* du Floyd (l'album avait déjà cinq ans). Elle était dirigée par un père et sa fille. "L'endroit était minable et vieillot, mais ça m'attirait quand même, donc j'ai demandé s'ils avaient un travail pour moi. Le temps que je rentre à la maison, le père avait appelé en disant que je pourrais aider au rayon disques. Je pense que son idée était de m'entraîner à diriger le magasin avec sa fille."

Par la suite, Ivo et deux amis de lycée emménagèrent dans un appartement vers Earls Court, situé en sous-sol et tellement humide qu'il y avait des grenouilles dans la cuisine, mais avoir un

chez-soi était tout de même appréciable. "Derrière le comptoir, c'était mon territoire", dit Ivo, "tout comme derrière mon bureau chez 4AD plus tard. Mais j'étais encore incroyablement timide."

Six mois plus tard, Ivo en avait assez de Norman's. "Le stock était limité et quand on nous demandait un album de Steely Dan, on n'avait pas d'idée où le dégoter car on ne le trouvait qu'en import. C'était une impasse." Dans un rare élan de détermination, il quitta Norman's et s'installa avec le petit ami de sa sœur Tessa à Hanwell, dans la grande banlieue ouest de Londres. Un jour, explorant les rues plus passantes d'Ealing, il tomba sur un magasin Musicland, une célèbre chaîne de disquaires. Après avoir démontré son expertise en demandant l'album *Alone Together* de l'ex-Traffic Dave Mason, il interrogea le gérant, Mike Smith, pour savoir si des jobs étaient à pourvoir. Smith avait besoin d'un assistant, mais il fit à Ivo la prédiction (qui s'est avérée juste) qu'il gérerait son propre magasin Musicland dans les deux mois.

Ivo a effectivement tenu un Musicland, dans la triste banlieue de Hounslow – les années 1960 sont-elles arrivées jusqu'à Hounslow, sans parler des années 1970? – mais parvint à revenir au magasin d'Ealing lorsque Musicland (maintenant appelé Cloud Seven après une cession de la chaîne) a transféré Mike Smith vers un autre magasin. Nous sommes en 1972, c'est l'époque bénie du glam-rock, une explosion de sons éblouissants et de vestes satinées, riche en singles autant qu'en album. On peut y voir en outre une période charnière où la pop britannique put s'échapper du cul-de-sac que représentait le hard rock et ses bluejeans de rigueur. Ealing, avec ses nombreux clubs, bars et sa faune étudiante, était resté sur ses acquis des sixties, quand l'endroit avait été l'un des berceaux du jazz et du blues anglais autant que le quartier qui avait vu les Rolling Stones débiter.

Un des habitués du magasin Cloud Seven, dénommé Steve Webbon, avait voulu épater Ivo en l'interrogeant sur le pionnier du country-rock Gram Parsons, puis avait demandé s'il y avait moyen d'être embauché. Ivo n'avait jamais entendu parler de Parsons, mais avait trouvé son assistant.

Pink Floyd,
The Piper At The Gates Of Dawn,
1967.



Steve Webbon dirige actuellement le fonds de catalogue des deux entités 4AD et Beggars Banquet. À la fin des années 1960, après des études d'art à Ealing, il dépensait la majorité de ses allocations de chômage chez Cloud Seven, achetant beaucoup de musique californienne. Tenu par deux américanophiles, Cloud Seven s'était largement approvisionné dans un genre que Gram Parsons avait appelé "cosmic american music", avant de mourir, comme Tim Buckley, d'une overdose d'héroïne. De nos jours, on l'appelle "americana", c'est un dérivé de la musique roots qui milite pour une société plus simple, plus humaniste, tout en rejetant les excès du rock'n'roll. Le public anglais n'a retenu de ce mouvement que Bob Dylan et le retour de The Band au roots américain. En Amérique comme en Angleterre, le son brut de Parsons (influencé par Nashville) a été éclipsé par le folk plus doux, plus sirupeux d'énormes vendeurs de l'époque, comme Carole King et James Taylor.

Le magasin Beggars Banquet à Kingston.



À côté de cela, Ivo se sentait glam rock et les goûts de son cousin pour un rock plus artistique lui semblaient hypocrites. "C'était trop m'as-tu-vu, trop frivole. J'ai appris plus tard qu'il y avait de la profondeur quand même et d'évidence David Bowie était différent. Mais son coup d'éclat avec Ziggy Stardust m'avait dégoûté et Alice Cooper et Roxy Music n'étaient pas assez sérieux non plus."

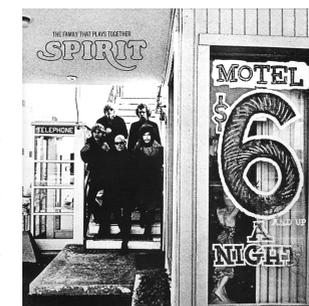
Ivo était heureux derrière son comptoir chez Cloud Seven: "J'avais énormément de temps libre. Jusqu'à ce que je me fasse agresser, je veux dire." C'était juste avant Noël 1973 et la victime d'une seconde agression ce soir-là est morte. Transportant la recette du jour après avoir fermé le magasin, Ivo fut assommé et, se cognant le visage contre terre, eut le nez cassé. "J'ai paniqué et je suis parti de

Londres pour rentrer à Oundle retrouver le cocon familial. Mais j'ai tout de suite su que j'avais fait une erreur."

Deux mois plus tard, Ivo rappela Cloud Seven qui lui trouva un travail de bureau au siège. Il fut affecté à des contrôles de stock inopinés (histoire de repérer des voleurs potentiels au sein du personnel) avant de diriger le magasin de Kingston, un coin assez perdu au sud de Londres. Il y avait un campus étudiant non loin ainsi que le pub Three Fishes, sorte d'enclave de l'Ouest américain spécialisée notamment dans le rock sudiste. "Tout le monde portait des chemises à carreaux, conduisait des camionnettes vw et écoutait The Grateful Dead", se souvient Ivo.

Le magasin de Kingston était le premier sur la route de la camionnette qui amenait les imports depuis l'aéroport d'Heathrow. Ainsi, Ivo fut le premier Anglais à poser ses mains sur des albums comme *Pieces of the Sky* d'Emmylou Harris, *Sefronia* de Tim Buckley, ou *Portland* de Bill Lamb et Gary Ogan, disques d'une exquise mélancolie qu'il recommandera en y apposant un autocollant (il vendra une centaine d'exemplaires de chacune de ces pépites). Ivo s'intéressait particulièrement à la voix de Buckley avec sa tessiture couvrant cinq octaves et sa capacité audacieuse à maîtriser différents styles. Par ailleurs, il avait commencé à commander des imports comme *The Family That Plays Together* de Spirit ou *Children of the future* de Steve Miller parce qu'ils avaient des pochettes ouvrantes en carton épais, l'emballage jouant beaucoup dans l'attrait qu'exerçaient ces beaux objets, si fascinants à manier. Toujours sur l'emballage, un autre procédé lui paraissait séduisant autant que mystérieux: une formation comme Pearls Before Swine utilisait pour ses pochettes des peintures médiévales riches en symbolisme, mais qui ne donnaient aucune indication sur la musique à l'intérieur.

Une fois de plus, Ivo fut pris de bougeotte. Alors qu'il avait encaissé le chèque de compensation de la Commission d'indemnisation (500 £) pour son nez cassé, il renonça à faire l'opération (plus tard payée par le Service National de Santé) et entreprit de voyager avec son ami Steve Brown: auto-stop vers la France



Spirit, *The Family that plays together*, 1969.



Pearls Before Swine, *One Nation Underground*, 1967.

puis train vers l'Espagne et bateau pour passer au Maroc, suivant le chemin classique de ceux qui cherchent du haschich de première qualité. Après deux mois de farniente, c'est un Ivo à court d'argent qui revint à Londres, en quête de travail. Steve Webbon, gérant maintenant le magasin de Fulham d'une nouvelle chaîne de disquaires, Beggars Banquet, lui indiqua que les propriétaires cherchaient du personnel supplémentaire.

L'un des propriétaires était Martin Mills, un vieil ami d'école de Webbon. Ils étaient restés en contact quand Mills fréquentait l'Université d'Oxford ; Webbon se souvient des soirées orgiaques dans les chambrettes d'étudiants, où l'usage courant d'héroïne faisait partie intégrante du mode de vie supposément alternatif, bien qu'il ajoute : "Mais pas pour Martin, il était très discipliné et bien plus intelligent que la plupart des autres étudiants." La chambre de Mills résonnait des classiques de la côte ouest : "The Byrds, Moby Grape, Love, The Doors", se souvient Webbon. "Les groupes anglais n'étaient pas tellement inspirants, nous étions plus intéressés par la prochaine sortie chez Elektra Records. C'était le genre de maisons de disques à suivre et idéalement, on rêvait de prendre part à l'aventure."

Elektra avait été fondée en 1950 par Jac Holzman et Paul Rickolt, qui avaient investi 300 \$ chacun. Dans les années 1950 et au début des années 1960, le label s'était concentré sur le folk, mais aussi le classique grâce à son label économique Nonesuch, dont les bonnes ventes permirent de financer des formations plus psychédélicues, à commencer par le bluesy Paul Butterfield Band, Love, The Doors et le débutant Tim Buckley. La série Nonesuch Explorer fut pionnière dans la publication d'un genre qui est devenu connu sous le nom de "musiques du monde" dans les années 1980. Bref, Holzman dirigeait le meilleur label de disques du coin, le plus cool, le plus branché. Mais à l'instar d'Ivo, Holzman manquait parfois de sérénité puisqu'il vendit dès 1970 sa participation majoritaire dans Elektra qui fut illico intégré au groupe Warner Brothers. Holzman est resté aux commandes jusqu'en 1972, date à laquelle Elektra fusionna avec Asylum Records, une maison spécialisée dans les

artistes de la côte ouest, de Jackson Browne et Linda Ronstadt à Joni Mitchell et The Eagles. Sous l'égide de Warner, politiques et rivalités ont parfois occasionné des moments pénibles mais la qualité de la musique ne s'en est jamais ressentie.

Il est fort probable que Warner n'aurait jamais eu l'idée de loger ses équipes dans le dédale de bureaux et les couloirs biscornus qui constituaient le 15-19 Alma Road à Wandsworth (sud-ouest de Londres). C'est pourtant là que Martin Mills décida d'héberger Beggars Banquet et les labels associés. Un endroit convenablement alternatif et spartiate pour le meilleur label indépendant du monde, celui que James Wylie (l'avocat de Mills) a décrit un jour comme "une sorte de Madagascar, au large du continent africain qui serait l'industrie de la musique, bénéficiant du même écosystème mais avec son propre microclimat".

Même le succès d'Adèle – signée chez Beggars XL et dont l'album 21 (2011) est le plus vendu au Royaume-Uni depuis le *Sgt. Pepper* (1967) des Beatles – n'a pas convaincu Mills de déménager, ni son énorme pactole (en dividendes) de la moitié des 27,3 millions de dollars représentant les récents bénéfices. Mills détient également la moitié du capital de Rough Trade et Matador, ainsi que la totalité de 4AD. Mills et Ivo emménagèrent là en 1982, à une époque où l'idée de vendre 25 millions de disques aurait été pur fantasme et pour tout dire ridicule.

Né en 1949, Mills a grandi à Oxford, où il a étudié la philosophie, la politique et l'économie au prestigieux Oriel College. Les leçons de piano furent vite abandonnées quand les Beatles et le boom du Brit-beat sont arrivés, bien que Mills préférât le côté "plus brutal" des Rolling Stones et des Animals, tout comme il aimait la musique live plutôt qu'en studio (à l'opposé d'Ivo qui avait une phobie des concerts). "Je tenais à la musique par-dessus tout," dit-il, mais quand il a cherché un job en contactant tous les labels indépendants anglais, il n'a eu aucune réponse positive et le bon sens a prévalu. Tout en poursuivant des études de troisième cycle en urbanisme, il partageait un appartement à West Ealing avec Steve Webbon, sans pour autant renoncer à la musique.